

né l'a prévu, ou lorsqu'elle finira de toute façon, ils cesseront aussitôt d'élever des porcs ou des bestiaux. Ils se méprennent, et je me rends compte que nous devons nous efforcer d'empêcher cet état de choses. Comme on l'a expliqué, nous nous sommes réarmés du marché anglais. En fournissant à l'Angleterre les denrées dont elle avait besoin durant la guerre, nous avons repris possession du marché que nous avions perdu après la dernière guerre à cause de la piètre qualité des denrées dont nous tolérions l'exportation en ce pays. Il nous a fallu vingt ans pour regagner la confiance que nous accordaient les Anglais à cet égard. Nous les avons peut-être trompés une fois mais on ne peut les tromper bien longtemps. Nous les avons trompés une fois après la dernière guerre et c'est au gouvernement de l'époque qu'il faut s'en prendre d'avoir permis l'exportation en Angleterre de bacon d'une qualité qui le rendait impropre à la consommation. Je disais donc que nous avons regagné ce marché mais nous l'avons regagné en y expédiant des marchandises de premier ordre. C'est la raison d'être de notre régime rigoureux d'inspection et c'est pour cela que nous nous en tenons aux classes que nous avons établies. Il y a là de quoi intéresser quiconque désire travailler pour vivre et qui ne se crée pas dans l'esprit un monde imaginaire où chacun aura tout ce qu'il désire sans avoir à se déranger pour l'obtenir. Ceux qui se rendent compte que l'avenir sera tel que nous le façonnerons par le labeur et l'application sérieuse aux affaires approuveront mes paroles, j'en suis certain.

Ces cultivateurs attendent une chose seulement du Gouvernement; ils désirent qu'il promette de leur conserver intact ce marché. Si, par suite de conditions internationales, il nous faut diminuer le nombre de nos troupeaux et de notre bétail, j'espère que cela se fera méthodiquement, de façon à éviter toute catastrophe dans le marché, puisque les cultivateurs ont fait des placements considérables dans cette grande entreprise. Remarquez bien que la province d'Alberta compte beaucoup moins de cultivateurs que la province d'Ontario; cependant, le nombre de pores qu'elle doit mettre sur le marché est plus élevé que celui de la grande province d'Ontario. Vous vous rendez compte de la somme de travail que doivent accomplir ces cultivateurs. Hommes, femmes, garçons, fillettes, tous se partagent la tâche. Ils n'ont pas peur d'un surcroît de travail; ils sont satisfaits du prix qu'ils obtiennent en ce moment. Ils comprennent la situation, mais ils demandent l'assurance que leurs placements considérables en bâtiments et en troupeaux, en bétail de race, ne seront pas perdus faute de prévoyance.

J'affirme donc, qu'il sera peut-être du devoir du Parlement de voir à donner cette assurance. Pour ma part, j'espère et je crois que les marchés fonctionneront méthodiquement après la guerre et que la Grande-Bretagne, les Etats-Unis, le Canada, la Russie et bien d'autres pays échangeront des accords en vue d'assurer l'écoulement méthodique de notre excédent. Nos excédents de blé ne m'inspirent aucune crainte, mais il sera peut-être impossible d'empêcher une certaine mesure de désorganisation durant quelques mois, durant une saison ou deux. Dans ce cas, je suis d'avis que nous devrions fixer un prix minimum pour notre bétail afin que le cultivateur puisse se maintenir, sachant qu'il obtiendra un prix juste, jusqu'au moment où les quatre libérés auront été établies et où les marchés internationaux lui seront ouverts, ce qui lui permettra de vendre ses porcs et son bétail et de se procurer en retour les choses dont il a besoin. Cela peut prendre un an ou deux; personne ne s'attend que les affaires internationales soient réglées vingt-quatre heures après la fin de la guerre. Personne ne s' imagine que le nouvel état de choses sera tracé comme un plan que l'on pourra consulter pour trouver le chemin à suivre. De longues négociations auront lieu, mais pendant ce temps il faudra nécessairement une certaine mesure de stabilité.

J'espère que d'ici un an nous pourrions hisser nos pavillons pour célébrer la victoire. Ce moment venu, monsieur le président, je veux que la Chambre soit saisie de ce projet afin qu'au besoin nous mettions de côté toute question politique pour venir en aide à nos cultivateurs qui se sont imposé de si grands sacrifices et qui, moins que personne au pays, n'ont lésiné sur les heures de travail. Après nos aviateurs qui survolent ce soir même l'Allemagne et l'Italie et qui acceptent tous les sacrifices et toutes les privations, après nos marins qui en ce moment sont exposés aux bêtes de proie qui les guettent sous les ondes, et après tous les autres membres de nos forces armées, nos plus durs travailleurs sont nos cultivateurs qui, bien qu'à court de bras et en butte aux plus grandes difficultés, n'en accomplissent pas moins une tâche immense.

J'ai parlé plus longtemps que je ne l'aurais voulu, mais en lançant cet appel en faveur d'une classe qui a tant mérité du pays depuis les débuts de la guerre, en faveur des cultivateurs, de leurs épouses, de leurs fils et de leurs filles, j'ai traité d'une question qui me tient beaucoup à cœur, comme elle tient, j'en suis sûr, au cœur de chacun de mes honorables collègues. La région d'Athabaska que je représente en cette Chambre est si